



Pierre Mansat  
Christian Lefèvre

# MA VIE ROUGE

.....

Meurtre  
au Grand Paris

**PUG**

Pierre Mansat et Christian Lefèvre

# Ma vie rouge

•

Meurtre au Grand Paris

**PUG**

## La mission

Paul Métro relit pour la dixième fois au moins la lettre qu'on lui a apportée dans la matinée. Il vient juste de prendre possession de son bureau, situé dans l'aile réservée aux personnalités d'une certaine importance. Une promotion qui l'a étonné. Le nouveau maire de Paris l'a en effet convoqué pour lui demander de faire partie de son équipe. Alors qu'il n'était qu'un obscur militant, voilà qu'il devient tout à coup chargé de mission extraordinaire, directement rattaché au maire.

Paul contemple le bureau verni à l'encaustique qui va devenir sa pièce de travail. Il ne sait pas encore à quel point elle lui sera chère, qu'elle deviendra un refuge dans les moments de doute et de découragement, mais aussi un lieu d'enthousiasme pour la mission qu'il va remplir. La lettre qu'il a reçue est assez longue, fort bien écrite – quelqu'un de cultivé se dit-il, mais surtout quelqu'un qui semble avoir appris bien avant lui la mission qu'on vient de lui confier... et qui le met en garde.

« Votre mission sera difficile et vous vous heurterez à de nombreux intérêts dont certains sont puissants. Dans cette aventure, il vous faudra de l'aide, et je vous souhaite une réussite totale. Votre dévoué. » Bien entendu, la lettre n'est pas signée.

Le maire, Maximilien Cordelier, a été à la fois clair et ambigu. « Mon cher Paul, lui a-t-il dit, nous nous connaissons peu, mais on m'a dit du bien de vous et on m'a assuré que vous étiez à la fois un homme de conviction et d'ouverture. Et j'ai besoin d'un homme comme vous car la mission est délicate. »

Cordelier est connu pour être un homme discret qui traîne ses guêtres dans les couloirs de la mairie de Paris depuis des lustres. Et le voilà élu maire à la surprise générale ! Grâce à sa profonde connaissance des enjeux de la municipalité (*sa* municipalité désormais), il entrevoit assez bien les dossiers qu'il va devoir traiter en urgence et les marges de manœuvre qu'il aura. L'un de ces dossiers lui tient particulièrement à cœur, même s'il n'en saisit pas encore toute l'ampleur. Mais il a cette intuition que cela va devenir important... et compliqué.

Paul a écouté le nouveau maire avec beaucoup d'attention. Cordelier a été élu sur la promesse de mettre de l'ordre dans la mairie. La campagne a été rude car il s'est attaqué, bille en tête mais sans jamais les nommer, à ceux qui sont derrière les quelques affaires qui ont défrayé la chronique dans la précédente mandature. Aucun procès n'est en cours mais plusieurs enquêtes ont été lancées, et Cordelier s'est alors senti le droit – et la stratégie s'est révélée payante – de se présenter comme le Monsieur Propre

de la politique municipale. Il a en grande partie été élu pour jouer ce rôle. Il a maintenant besoin d'aide, et c'est la raison pour laquelle il a sollicité Paul. Cordelier a aussi évoqué une seconde mission, peut-être moins urgente, mais en grande partie liée à la première – c'est du moins ce que Paul a cru comprendre – : il s'agit ni plus ni moins que de prendre le contrôle de la métropole parisienne. En effet, être maire de Paris ne semble pas suffisant pour changer les choses, car bon nombre de problèmes ne pourront être résolus qu'à une échelle plus large. Le logement et les transports, par exemple, ne sont pas vraiment du ressort de la mairie. Et les affaires qui ont émergé au cours des derniers mois semblent concerner l'agglomération, autrement dit les communes environnantes, les départements, voire la région.

Bon, se dit Paul en y repensant, ce n'est pas une mince affaire. Il ne sait pas s'il sera à la hauteur, mais ce qu'il a retenu c'est que le maire lui a accordé toute sa confiance et son soutien. Il pourra donc compter sur lui.

Reste cette lettre, qui apparaît comme un avertissement. Qui peut bien l'avoir écrite ? À l'évidence quelqu'un qui connaît bien le sujet. Une phrase retient particulièrement son attention : « Il faudrait regarder dans le passé pour mieux comprendre la situation actuelle et les obstacles à surmonter. »

Paul se dit que c'est par là qu'il pourrait bien commencer.

L'immense bibliothèque de l'Hôtel de Ville est profondément silencieuse, presque secrète. Paul y est déjà venu, il y a longtemps. Il ne se rappelle plus pourquoi il s'y est rendu la première fois, peut-être sans raison aucune, par simple



## Tout est à inventer

Mars 2001, place de la Nation. Quelques jours après la victoire de la gauche aux élections municipales à Paris, je reçois un appel téléphonique masqué. Je suis en voiture – prémonition ? –, je me gare. À l'autre bout du fil, je reconnais la voix du maire de la capitale. Mon cœur bat la chamade.

« Bonjour, Pierre, c'est Bertrand, je te propose d'être mon adjoint chargé des relations avec les collectivités territoriales. » Il ajoute : « Nous allons très vite préciser le contenu de ta délégation. »

Je suis bouleversé par cette annonce, et je partage immédiatement la nouvelle avec Évelyne, ma compagne, et Eva et Eléna, mes filles. Nous pleurons ensemble.

Après des décennies de pouvoir de la droite sur la capitale, la gauche rassemblée autour de Bertrand Delanoë arrive enfin aux affaires. Une victoire qui vient de loin : les arrondissements gagnés sur Tiberi en 1995, les luttes urbaines puissantes, le rejet de la gestion clientéliste de la ville...

Je crois que personne n'a décrit l'ambiance étonnante dans laquelle nous avons pris nos fonctions : l'exaltation de la victoire, avec le rassemblement du dimanche soir sur la place de l'Hôtel-de-Ville, la foule agitant des clés, les clés de l'Hôtel de Ville ; le sentiment de renouer avec l'histoire de Paris : la Révolution, la Commune, les manifestations du Front populaire, les combats de la Libération, Mai 1968... Gagner alors que cette ville exceptionnelle semblait réservée à la droite depuis des décennies. Seul le film d'Yves Jeuland, *Paris à tout prix*, rend compte formidablement de cette marche vers la victoire et de son climat.

Pour moi, être acteur de cet événement considérable est un aboutissement. C'est aussi une ouverture incroyable sur une autre destinée – mais je ne le sais pas encore. L'émotion est immense et, dix-huit ans plus tard, toujours intacte, alors que s'estompe le souvenir de la situation dans laquelle se trouvait alors la capitale : fraude électorale, clientélisme, emplois fictifs, désintérêt pour les quartiers populaires, insalubrité, démocratie locale en berne, construction de logements en panne, désinvestissement des élus, etc.

Et personne non plus, je crois, n'a raconté l'étrange ambiance de l'Hôtel de Ville ces jours-là : les anciens collaborateurs de Jean Tiberi barricadés dans leurs bureaux, les secrétaires inquiètes car on leur avait fait des descriptions terribles de ces « rouges » qui débarquaient, la fièvre pour trouver un bureau dans lequel s'installer. C'est une véritable course qui se joue alors pour se faire une place dans le bâtiment principal. Avec Aurélien Rousseau, mon futur directeur de cabinet, nous jetons notre dévolu sur un bureau singulier : c'est un ancien



appartement dont toutes les portes sont munies de verrous, pourvu d'un petit escalier en colimaçon qui permet de rejoindre le bureau dit « de Clémenceau » à l'étage supérieur.

Au cours des treize années suivantes, ce lieu qui donne sur la place de l'Hôtel-de-Ville sera essentiel pour moi : antre et refuge dans les moments de découragement, lieu animé où défilent élus, universitaires et chercheurs, lieu de réunions où s'élabore la stratégie. Et la porte toujours ouverte sur le bureau voisin, celui de mon directeur ou de ma directrice de cabinet : Aurélien pendant les premières années, puis Manuel Gascoin, Pascale Thomas et enfin Hugo Bevort.

En prenant possession des lieux, un de mes premiers gestes est de poser sur le bureau une photo de mon oncle Armand. Armand Mansat est pour moi une référence politique, mais aussi une figure masculine essentielle. Instituteur à Neuf-Église, un petit village des Combrailles, dans le nord du Puy-de-Dôme, non loin du berceau familial, il sera maire et conseiller général communiste pendant des décennies. M'installant dans le fauteuil, je suis assailli d'une bouffée de nostalgie. Enfant, pendant mes vacances d'été chez lui et sa femme Cécile, il me faisait travailler à ses côtés dans son bureau de maire : recopier le cadastre, remplir les licences de foot... Nostalgie aussitôt teintée de joie alors que je pense à ma mère, Simone, qui m'a élevé seule à Montluçon, ville ouvrière de l'Allier, à mes tantes et oncles, cousines et cousin qui, à cette époque, partagent le même engagement politique que moi.

« Pourquoi moi ? » Je ne cesse de me poser la question. Je n'ai fait que croiser Bertrand Delanoë au cours de la mandature

# Table des matières

La mission.....	5
Tout est à inventer.....	23
Premières escarmouches.....	43
La ville-monde.....	57
Paul prend du grade et des risques.....	75
Paris Métropole.....	85
Le rendez-vous.....	103
Un manifeste.....	113
Le calme avant la tempête.....	127
Le droit à la ville.....	137
Épilogue.....	153